Vu de Pro-Fil



Dossier : Le cinéma africain

N°28
Eté 2016

Vu de Pro-Fil

N° 28 - Eté 2016

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

COMITE DE REDACTION :

Arielle Domon, Alain Le Goanvic, Nicole Vercueil, Waltraud Verlaguet, Françoise Wilkowski-Dehove, Jean Wilkowski, Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Agulhon, Yves Ballanger, Jacqueline Casalis, Jacques Champeaux, André Lansel, Françoise Lods, Catherine-D. Oubrayrie

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud - 83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 10 juin 2016
Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

Couverture : L'homme qui répare les femmes

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Edito

Les jurys des grands festivals seraient-ils en train d'adopter les critères du Jury œcuménique ? C'est la question que pose Nicole Vercueil qui était cette année jurée à Cannes. Les trois films primés par le Jury œcuménique, *Juste la fin du monde*, de Xavier Dolan, *Moi, Daniel Blake* de Ken Loach et *American Honey* d'Andrea Arnold, se retrouvent, presque dans le même ordre, au sommet du palmarès de la Compétition officielle. Or cette convergence s'était déjà produite en février à Berlin, où *Fuocoammare* de Gianfranco Rosi a obtenu à la fois le prix du Jury œcuménique et l'Ours d'or, la plus haute récompense à Berlin, performance d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'un documentaire, sur les migrants africains arrivant sur l'ile italienne de Lampedusa.

Quelles explications peut-on donner à ce phénomène ? La qualité exceptionnelle des films primés ? Certes, mais il y avait d'autres très beaux films dans ces festivals. Une uniformisation de la pensée critique ? L'explication est un peu courte pour des jurys composés de personnalités fortes. Il faut sans doute plutôt y voir une forme de pression de l'actualité, une manifestation d'une certaine exigence morale qui fait que des artistes, qui ne sont là que pour juger la qualité esthétique, ne peuvent rester indifférents, dans un monde en crise, au message porté par ces films. Passer à côté de ces films importants par ce qu'ils disent de notre monde a vraisemblablement paru impossible aux jurés. Certains le regretteront parce que des films peut-être plus originaux ont ainsi été oubliés, d'autres s'en réjouiront car ce cinéma est un reflet de notre monde.

C'est sans doute pour les mêmes raisons que nous avons choisi, pour thème de notre séminaire d'octobre, 'Une planète en crise', ou comment le cinéma parle des crises dans nos sociétés. Venez-y nombreux.

Jacques Champeaux

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

3 D'un titre énigmatique à un enfermement douloureux...

Parmi les festivals

4 Un souffle surprenant au Festival de Cannes
5 Les oubliés du palmarès
6 *Grave* stupéfie la Semaine de la Critique
7 Pour Solveig
8 Les autres prix oecuméniques
Une diversité passionnante

DOSSIER : Le cinéma africain

9 50 ans de cinéma de l'Afrique de l'Ouest
11 Africanité ou universalité ?
12 Dure condition féminine
13 L'Afrique à Cannes
14 *Hyènes* de Djibril Mambéty Diop
Les enfants de Dakar
15 La tragédie du métissage colonial
Le coin théo :
16 ChaM, le Maudit

PRO-FIL INFOS

17 Pourquoi aime-t-on un film ?
18 Les renaissances
19 Infos diverses

A LA FICHE

20 *L'homme qui répare les femmes*

web

D'un titre énigmatique à un enfermement douloureux...

Dégradé de Tarzan et Arab Nasser, Palestine 2015

Comment résister à la curiosité, il faut en convenir, envers un film issu d'une contrée dont on est, non sans raison, tenté de penser qu'elle fait partie, en la matière comme en bien d'autres, des oubliées de l'histoire ? Gaza est davantage connu de tous par son éternel et sanglant conflit avec Israël, par ses souterrains qui la relient à l'Egypte, ses missiles aux trajectoires improbables, et son Hamas qui ne manque jamais de faire son ... cinéma.

Et pourtant : deux jeunes jumeaux se sont mis dans la tête d'y créer une industrie du film, et voici leur premier long métrage, production *sui generis* à l'appui.

Le salon où l'on cause...

Nous voici littéralement immergés, le mot n'est pas exagéré, au cœur d'un institut de beauté qui n'est pas sans évoquer, mais sans plus, celui de *Caramel*, film naguère produit au Liban tout proche.

Christine, une immigrée russe qui épousa il y a une décennie un *gazaoui*, dirige avec une courtoise bonhommie une petite équipe de collaboratrices du cru au milieu de clientes de toutes conditions, et qui trouvent là prétexte à des conversations de salon propres à toutes les femmes de ce monde, reflet de leur vie quotidienne : les affaires de cœur (ou ... d'ailleurs), les enfants, le prochain mariage - l'intégriste voilée comme il se doit, la femme enceinte déjà à moitié parturiente, et l'inévitable matrone qui en sait davantage que toutes réunies. Il y a certes la spécificité des lieux, l'incessant bourdonnement des drones israéliens, les privations, le manque d'essence - il n'est pas jusqu'à la multiplication des *check points* (Hamas, Fatah, Israël) qui ne soit prétexte à sourire. Cette quotidienneté est comme à l'écart, en marge d'un voisin, qui existe comme depuis la nuit des temps - il faut bien vivre, même mal.

L'affaire se corse

Voici deux grains de sable inattendus : le premier, cette mafia qui taille des croupières au pouvoir en exercice en ayant kidnappé... le lion du zoo de Gaza, pas moins ! Quant au second grain, c'est la panne de courant, une de plus certes, mais qui sème la panique dans notre aréopage de femmes, d'autant que le générateur de secours donne des signes de faiblesse... et de famine !

Dégradé est le premier long métrage des frères Nasser.

Le Hamas ne peut accepter davantage que quelques petits malfrats, qui lui mènent la vie dure, mettent en cause son autorité. Et d'imposer promptement un couvre-feu, dont on imagine l'effet sur notre petite troupe de clientes. Suit l'assaut sur la place contiguë, avec force 'échos' de kalachnikovs et autres engins bruyants. Le tout, dans la quasi-obscurité imposée par la protection des lieux. Chacune se découvre alors avec sa vraie nature, et aux échanges de bonne compagnie succède bien autre chose.

A l'extérieur, la lionne ne sera pas la seule à succomber aux hostilités, alors que la naissance attendue se profile, que la jeune épouse aura bien du mal à achever de se préparer. Ainsi s'achève une tranche de vie, en marge des grands événements de ce monde, dont la région certes n'est pas avare. Ainsi va l'humaine condition.

Jacques Agulhon

Hiam Abbass dans *Dégradé*



Un souffle surprenant au Festival de Cannes

Les critères adoptés pour conduire les jurés œcuméniques dans leurs choix sont exigeants ; il semble cependant que, cette année, ils aient inspiré aussi les personnalités du Jury de la Sélection officielle.

Alors que la veille le Jury œcuménique avait rendu son verdict en couronnant trois films d'un prix et de deux mentions spéciales, à la surprise générale, au cours de la cérémonie de clôture, le Jury du Festival attribue ses meilleures récompenses à ces mêmes trois films.

Un gage de qualité

Il faut rappeler que le premier critère de notre jury dans ses choix est de tenir « compte du talent artistique du réalisateur et de son équipe. » Les trois films primés ont pour réalisateurs des cinéastes confirmés. Andrea Arnold s'était fait remarquer à Cannes en obtenant le Prix du jury en 2009 pour *Fish Tank*, Xavier Dolan était récompensé déjà, à 26 ans, par aussi un Prix du jury en 2014, et Ken Loach vient d'obtenir sa deuxième Palme d'Or, alors qu'il avait aussi été précédemment lauréat de deux Prix œcuméniques.



Gaspard Ulliel, Léa Seydoux, Nathalie Baye dans *Juste la fin du monde*

Un message de l'Evangile

Xavier Dolan, pour son film *Juste la fin du monde*, reprend dans son scénario l'argument d'une pièce de théâtre de Jean-Luc Lagarce, mort du sida en 1995, et revisite la parabole du fils prodigue. Douze ans auparavant, sans doute au moment de la découverte par sa famille de son homosexualité, Louis (Gaspard Ulliel) avait quitté la maison, et, depuis, avait fait un chemin honorable dans la littérature. Après cette longue absence il a annoncé sa venue et le groupe familial s'apprête à le recevoir dignement. Seul le frère aîné (Vincent Cassel), retrouvant la jalousie de sa jeunesse pour un frère plus brillant que lui, a du mal à cacher sa colère devant ces préparatifs. Mais rien n'est prêt et le message muet de l'écrivain, deviné plus ou moins consciemment par chacun, dérange et affole : il vient annoncer sa mort imminente.



Dave Johns, Hayley Squires dans *Moi, Daniel Blake*

Une responsabilité humaniste

Moi, Daniel Blake est un film engagé, comme d'ailleurs la plupart des œuvres de Ken Loach. Il dénonce le traitement du phénomène de paupérisation au Royaume-Uni. Daniel Blake (Dave Jones), âgé et malade, se débat pour faire valoir ses droits auprès des pouvoirs publics qui exigent en particulier que toutes les demandes d'aide soient établies sur internet. Il mourra dans les couloirs de l'administration qui lui imposait sans cesse des délais pour le versement de ses indemnités. Comment pouvait-il vivre dignement entre-temps ? Sa rencontre avec Katie (Hayley Square), une jeune mère et sa petite famille qu'il tente de soulager en donnant un coup de main à leur installation, leur faisant découvrir les banques alimentaires, et fabriquant de petits cadeaux pour les enfants à la manière d'un Père Noël, lui permet d'ouvrir son cœur pour en répandre la richesse autour de lui.

Une dimension universelle

Quel est le sort de la jeunesse dans les périodes de crise ? Les Etats-Unis forment un pays riche envié de tous, le film d'Andrea Arnold, *American Honey*, dénonce l'envers du décor. Les premières images sont celles d'un profond bac à ordure de supermarché, vu d'en haut. A l'intérieur se démène Star, une jeune fille qui recherche toute denrée alimentaire encore en état en vérifiant curieusement sur les étiquettes les dates de péremption (sans doute un dernier effort de conservation de sa dignité). Elle envoie le fruit de sa récolte par dessus bord à son petit frère de quatre ou cinq ans, les mains ouvertes au pied de la poubelle. La dernière image représente l'entrée de Star, de nuit, dans l'eau d'une large rivière. Elle avance jusqu'à être totalement submergée. Longue attente, la surface devient entièrement lisse puis brusque réapparition énergique de la désespérée pour une renaissance. Ce *road movie* dévoile la tendresse et le fragile équilibre d'un petit groupe de jeunes garçons et filles contraints, pour vivre, d'accepter un métier qui n'est pas loin de la prostitution, et cependant exubérants et solidaires.

De la créativité

La créativité dans un film a de nombreuses façons de se manifester : dans les images comme les gros plans attentifs aux visages chez Dolan, dans le choix des paysages comme la suprême beauté de la torchère qui éclaire les ébats de l'innocente Star avec son 'client' relativement compréhensif, ou encore dans le scénario de Ken Loach qui décrit en parallèle deux cheminements dans le dénuement.

(suite page 5)

(suite de la page 4)

Une large diffusion possible

Chacune des œuvres de Ken Loach est une valeur sûre lorsqu'un animateur prépare une intervention. Sur ce plan, *Moi, Daniel Blake* ne déroge pas. Xavier Dolan, pour sa part, est un réalisateur plus complexe. *Juste la fin du monde* est un film brillant mais aussi exigeant et c'est dans ces circonstances que les discussions en groupe sont les plus fructueuses. L'analyse de l'émotion ressentie devant la jeunesse sans repère d'*American Honey* mettra en évidence une large variété de perceptions utiles à confronter.

Un autre monde est possible, et nécessaire !

Un vœu ambitieux reste à exprimer, c'est que, comme dans plusieurs autres contrées, la mention 'Prix du Jury œcuménique' sera ajoutée lors de la projection de ces films, dans la liste de leurs palmarès.

« Ce monde néolibéral dans lequel nous vivons risque de nous mener à la catastrophe. Un autre monde est possible, et nécessaire ! » a déclaré Ken Loach à la réception de sa Palme d'Or. Nous voulons y croire.

Nicole Vercueil



Le jury œcuménique autour du lauréat. de g. à d. : Nicole Vercueil, Teresa Reyes Tunay, Karin Achtelstetter, Cindy Mollaret, Xavier Dolan, Gabriella Lettini, Ernest Kouacou



Shia LaBeouf dans *American Honey*

Prix du Jury œcuménique

Juste la fin du monde de Xavier Dolan (Canada 2016)

Deux mentions

(toujours dans la Compétition officielle) :

American Honey d'Andrea Arnold (Royaume-Uni 2016)

Moi, Daniel Blake de Ken Loach (Royaume-Uni 2016)

Voir les justifications du jury ainsi que tous les billets d'humeur, articles et émissions radio sur les différents films de Cannes sur notre site (page Cannes)

Dans le palmarès du Jury international :

Moi, Daniel Blake, a obtenu la Palme d'or
Juste la fin du monde le Grand Prix et
American Honey le Prix du Jury

Les oubliés du palmarès

Si l'on peut se féliciter de voir au palmarès les films de Ken Loach, Xavier Dolan, Cristian Mungiu, Andrea Arnold, et Brillante Mendoza, on ne peut que regretter que sept autres films particulièrement personnels et aboutis aient été laissés de côté :

- le merveilleux *Paterson* de Jim Jarmusch, probablement le plus beau cadeau de la compétition, un film inspiré et authentique, apaisé, tendre, quotidien, dénué d'effets et d'une poésie fascinante ;

- le très sulfureux *Elle* de Paul Verhoeven, thriller humoristique adapté du roman *Oh...* de Philippe Djian, où Isabelle Huppert brille d'une étincelante noirceur ;

- le mystérieux *Mademoiselle* de Park Chanwook au scénario labyrinthique, avec son extraordinaire jeu de dupes entre deux femmes exploitées, imagerie somptueuse relevée par un érotisme trouble ;

- le splendide et mélodramatique *Julieta* de Pedro Almodovar, aimanté par la relation mère-fille et les non-dits familiaux, avec ses émouvants portraits de femmes, adapté de trois nouvelles du prix Nobel Alice Munro ;

- le flamboyant *Aquarius* de Kleber Mendonça-Filho, critique omniprésente mais subtile de la corruption du Brésil d'aujourd'hui, emmené par une figure de proue du cinéma brésilien, Sonia Braga ;

enfin, deux films qui font honneur au cinéma français,

- le très existentiel et provocateur *Rester vertical* d'Alain Guiraudie

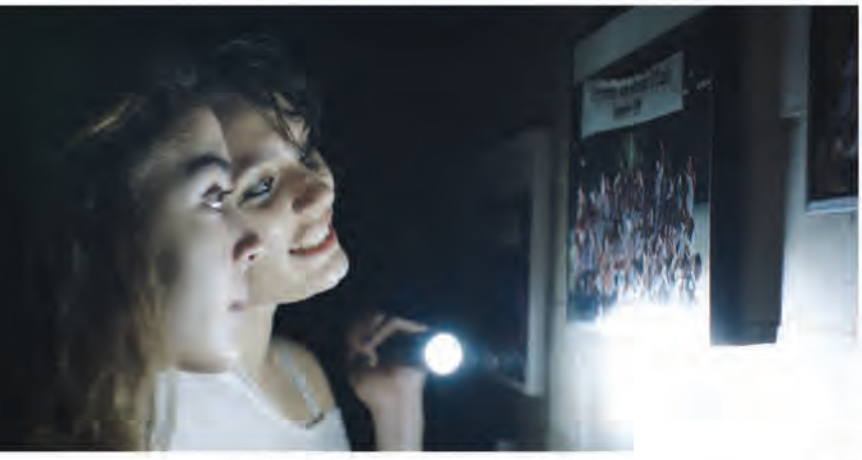
- et l'ubuesque *Ma Loute* de Bruno Dumont,

films qui, à l'apogée du cinéma d'auteur, sont l'un et l'autre d'une originalité remarquable et inexplicablement absents du palmarès.

Jean-Michel Zucker

Grave stupéfie la Semaine de la Critique

Des films turc, cambodgien, marocain, libanais, israélien, singapourien, français, ont constitué le patchwork international de la Semaine de la critique, dominée cette année par un premier film brillant et audacieux, le franco-belge *Grave*.



Ella Rumpf et Garance Marillier dans *Grave*

Ecrit et réalisé par Julia Ducournau, 32 ans, ce long métrage a pour cadre une école vétérinaire de Belgique où vient d'être admise la jeune Justine (Garance Marillier), dont la famille est végétarienne. Lors du bizutage, elle est contrainte de manger de la viande crue, pour laquelle elle se découvre une passion dévorante (le titre anglais du film est explicite : *Raw*, cru). La vraie nature de Justine se révèle alors : elle appartient, comme sa sœur Alexia (Ella Rumpf), également élève de la même école, à une lignée d'anthropophages.

Admiratrice des films d'horreur et de David Cronenberg, Julia Ducournau signe un film hors genre qui mêle comédie, drame et horreur. On n'oubliera pas certaines scènes inédites, parfois *gore*, comme l'anesthésie d'un cheval qu'on doit ensuite hisser avec une machine pour l'allonger avant de l'opérer, ou une épilation 'maillot' à la brésilienne qui finit par l'amputation et la dégustation d'un doigt, ou encore le corps d'un homme à moitié dévoré !

De la douceur à l'horreur, entre amour et cannibalisme, le film explore les plaisirs de la chair, en maîtrisant très bien les changements de registres. Il a reçu un prix de la Fédération internationale de la presse cinématographique.

Les autres prix

Une autre jeune réalisatrice française, Justine Triet, 38 ans, a présenté elle aussi une comédie plaisante, *Victoria*. Elle y brosse le portrait d'une avocate « indépendante et libre » (Virginie Efira) mais qui a quand même un psy et une voyante et peine à régler les gardes d'enfants, les problèmes professionnels et les agissements néfastes de son ex !

Toujours dans la compétition officielle, *Mimosas* (Espagne, Maroc, France, Qatar) d'Oliver Laxe a obtenu le prix de la Semaine de la Critique, dont le jury était présidé par l'actrice et réalisatrice Valérie Donzelli. Une caravane y accompagne, dans les magnifiques paysages du Haut Atlas marocain, un cheikh mourant qui souhaite être enterré près des siens. Les prises de vue sont très belles, mais le film est trop long et confus.

Egalement primé, *One Week and a Day* (Israël) d'Asaph Polonsky est un film grave et comique à la fois, mettant en scène avec beaucoup de pudeur un père et une mère dont le grand fils a été enterré une semaine auparavant. Le père (l'excellent Shaï Avivi) décide de s'initier, avec l'aide du fils du voisin, au cannabis laissé par son fils.

Un chanteur aveugle...

Rendons hommage encore au touchant *Tramontane* du Libanais Vatche Boulghourjian : un jeune chanteur aveugle (le violoniste et percussionniste Barakat Jabbour) part à la recherche des origines de sa famille et est vite confronté aux malheurs laissés par la guerre civile.

Hélas hors compétition, le surréaliste et bunuélien *Apnée* a constitué une autre très bonne surprise, après *Grave*.Ecrite et réalisée par Jean-Christophe Meurisse, cette comédie loufoque et inventive est animée par un trio de branquignols (Céline Fuhrer, Thomas Scimeca et Maxence Tual, membres de la compagnie théâtrale les Chiens de Navarre) totalement désinhibés et incontrôlables.



Tramontane

... et des actrices réalisatrices

Malgré quelques maladresses et des longueurs, on s'amuse beaucoup et certaines scènes sont magiques, comme l'exceptionnelle danse sur glace des trois 'fiancés' nus, ou le bain collectif dans la vitrine d'un magasin.

En clôture de la Semaine de la Critique, trois actrices se découvraient comme réalisatrices le temps d'un court métrage : aux côtés de Laetitia Casta (*En moi*) et de Chloë Sevigny (*Kitty*), Sandrine Kiberlain racontait en noir et blanc la solitude d'une actrice (Chiara Mastroianni) le soir après la représentation, dans *Bonne figure*.

Jean Wilkowski et Françoise Wilkowski-Dehove

Pour Solveig

Au-delà de la compétition, Cannes nous offre aussi l'émotion

La réalisatrice franco-islandaise Solveig Anspach nous a quittés en août dernier, emportée par le cancer. Son premier long métrage à connaître le succès, *Haut les cœurs*, retraçait le combat d'une femme tissé autour de cette maladie et fut présenté au Festival de Cannes en 1999. Nous l'avions reçue et interviewée pour ce film dans le cadre du Festival chrétien du Cinéma à Montpellier en 2004[1], c'est une rencontre qu'on n'oublie pas ! Sa passion pour l'être humain et sa foi dans un cinéma libérateur nous avaient enthousiasmés !

[1] Voir l'interview dans *La Lettre de Pro-Fil* n°34

Une appréciation digne du Jury œcuménique

C'est dans la sélection de La Quinzaine des Réalisateurs que *L'effet aquatique* a été projeté cette année, remportant le prix SACD (Société des Auteurs Compositeurs Dramatiques) pour

> « son sens de l'humanité poétique et drolatique, la pudeur des sentiments et la profondeur des personnages ».

Il clôt, de fait, la trilogie commencée avec *Back Soon* en 2008 et *Queen of Montreuil* en 2012. Son équipe - on pourrait dire sa tribu - était dans la salle pour nous faire découvrir leur dernière aventure commune, parlant de la véritable amitié qui les unissait, et évoquant le montage qu'ils ont terminé sans elle, prenant collectivement les décisions les plus conformes à sa mémoire.

Plus que des personnages, des rencontres !

Nous avons copieusement ri pendant le film grâce au mélange de tendresse et d'humour qu'elle utilisait pour expliquer les relations humaines et dès le générique de fin, une boule de larmes m'a étreint la gorge, en réalisant que ce serait le dernier... L'ovation qui a suivi a produit sans doute le même effet sur la troupe dont l'émotion était bien visible.

Ces trois films ne sont pas une suite mais reprennent les mêmes personnages, racontant une histoire différente. Chaque scénario est original, mais complète les intrigues personnelles, entre Montreuil et l'Islande.

Le dernier n'échappant pas à la règle, nous y retrouvons Agathe, la jeune veuve de *Queen of Montreuil* devenue maître-nageuse, qui va revoir son amie Anna en Islande lors d'un congrès international de maîtres-nageurs. On retrouve aussi Samir le grutier, amoureux éconduit d'Agathe, qui, s'enferrant dans ses mensonges, va tenter de la séduire.



Florence Loiret-Caille et Samir Guesmi dans *L'effet aquatique*

Des bassins municipaux de Montreuil aux sources chaudes de la sauvage Islande, le scenario joue sur le rapport entre le monde aquatique et les rapprochements amoureux. Solveig Anspach a qualifié elle-même cette histoire de comédie romantique, mais comme à son habitude, elle y donne une belle part aux personnages secondaires : les employés de la piscine, les participants au congrès venant du monde entier, et les amis islandais prêts à tout pour favoriser l'idylle contrariée ! La vitalité est dans le rythme des petites scènes rocambolesques qui font du quotidien une merveilleuse folie.

La spontanéité en direct

Solveig était revenue à Montpellier en 2012 pour la sortie de *Queen of Montreuil*. J'avais eu le courage de l'aborder et de lui dire que j'aimais l'humour de ses films et surtout sa façon de montrer les femmes. Elle s'élança alors vers moi et m'embrassa d'une bise sonore en me disant « Merci ! ».

Voilà ce qu'était la personnalité de Solveig, simplicité et sincérité. Lors de la projection à Cannes, j'ai bien remarqué le clin d'œil qu'elle m'a lancé dans la réplique d'Anna :

> « Un petit homme peut faire de grandes choses.... surtout si c'est une femme ! »

L'effet aquatique sortira le 29 juin 2016. Comme l'ont dit son co-scénariste Jean-Luc Gaget et ses producteurs, pourvu que l'effet dure longtemps !

Arielle Domon

Les autres prix œcuméniques

Avec des extraits des justifications des jurys

Oberhausen, 5-10 mai 2016

489 Years de Hayoun Kwon (France, 2016)

« Un soldat se souvient. Il nous emmène en voyage dans la zone démilitarisée entre Corée du Nord et du Sud....»

Dans la section du film pour enfants et adolescents, le jury décerne une mention à *Viaduc* de Patrice Laliberté (Canada, 2016)

« Mathieu, 17 ans, s'engage la nuit dans une action risquée pour peindre un graffiti sur un pont d'autoroute....»

Voir les pages des différents festivals sur notre site

Visions du réél, Nyon, 15-23 avril 2016

Bref Manuel de libération de Alexander Kuznetsov (France, 2016)

« Un film qui fait le portrait de deux jeunes femmes, enfermées dans un internat neuropsychiatrique en Sibérie mais en quête de leur dignité et de leur indépendance. ...»

Deux mentions :

Looking Like My Mother de Dominique Margot (Suisse, 2016)

« Une œuvre courageuse de portée personnelle et universelle, d'une créativité exceptionnelle.»

Il respire encore d'Anca Hirte (France, 2016)

« Une œuvre d'avant-garde qui aborde un sujet difficile avec une vision délicate et novatrice !»

Une diversité passionnante

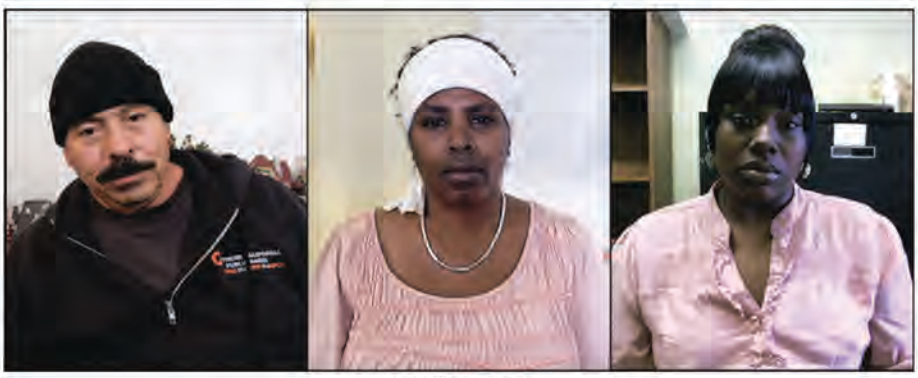
La 38ème édition du Cinéma du réel au Centre Pompidou à Paris

Le festival du Cinéma du réel, initialement connu sous le nom de « L'Homme regarde l'homme » lors de sa création en 1975, s'est imposé depuis de nombreuses années comme l'événement de référence du cinéma documentaire en France et à l'étranger. En 2016, avec 36 pays représentés et 140 films dont 23 premières mondiales, il comportait du 18 au 27 mars plusieurs sélections, des courts métrages, des hommages et des débats avec les réalisateurs.

Il s'est ouvert avec le dernier film d'Avi Moghrabi, *Bein Gderot* (*Entre les frontières*, 2016) et cloturé avec l'ultime film de Joris Ivens qu'il tourna en Chine à l'âge de 90 ans, *Une histoire de vent* (1989).

Avec une passionnante variété de regards, la compétition internationale comptait onze films. C'est le plus court d'entre eux, *Long Story Short* (45mn) de l'Etasunienne Natalie Bookchin, qui a remporté le Grand prix : entrelacs d'une centaine d'entretiens réalisés dans des foyers d'hébergement californiens, partiellement élaborés par les interviewés et parfois présentés en *split screen*, il raconte comment on vit et on lutte avec la pauvreté aux Etats-Unis.

Très personnels sont également *El viento sabe que vuelvo a casa* de José Luis Torres Leiva, dans lequel le documentariste chilien Ignacio Agüero, préparant une fiction sur la disparition d'un jeune couple de l'île de Meulin, part à la rencontre de ses habitants dans un territoire ethniquement clivé ; et *La deuxième nuit* du belge Eric Pauwels, ancien élève de Jean Rouch, qui réalise, à la mort de sa mère, entre Je et Tu, un film d'un lyrisme complexe où il interroge sa propre origine et celle du cinéma.



Long Story Short

Parmi les onze films de la compétition française, remarquables sont *Faire la parole* de l'émigré américain Eugène Green, auteur de plusieurs fictions tentant de restituer la diction baroque, qui raconte l'amour pour leur langue de quatre jeunes basques sillonnant leur pays ; et *Vivere* de Julie Abitbol qui pendant huit ans filme les visites de Paola à sa mère en Italie alors que va se déclarer chez celle-ci une maladie d'Alzheimer. *(Pewen)araucaria* du Chilien Carlos Vasquez Mendez, inscrit dans la sélection internationale premiers films, a reçu le prix Joris Ivens. Le film fait parcourir à un jeune poète le territoire pewenche, en Araucanie, toujours marqué par la colonisation.

Enfin un hommage a été rendu en sa présence au réalisateur italien Franco Piavoli, né en 1933, dont le cinéma entre langage documentaire et forme expérimentale met en valeur la beauté et la grandeur de la nature.

Jean-Michel Zucker

Le cinéma maghrébin est aujourd'hui assez présent sur nos écrans, mais il n'en est pas de même de celui d'Afrique noire. De temps en temps, des films comme *Bamako* ou *Timbuktu*, tous deux d'Abderrahmane Sissako, nous rappellent que ce cinéma existe, mais force est de constater que peu de films d'Afrique noire nous parviennent et que leur présence dans les différentes sélections de Cannes relève de la dose homéopathique. C'est ce qui a incité les groupes d'Ile-de-France à vouloir en savoir plus et à choisir, comme thème du séminaire qu'ils ont organisé les 9 et 10 avril 2016, le cinéma de l'Afrique noire francophone.

Le présent dossier s'appuie sur les travaux de ce séminaire. Il est introduit par un article d'Yves Ballanger qui présente les différentes périodes de ce cinéma depuis l'indépendance des Etats jusqu'à aujourd'hui (Yves fréquente assidûment le Festival de Ouagadougou et organise lui-même un festival de cinéma africain en région parisienne). Les autres articles qui analysent plusieurs films importants sont l'occasion de réévaluer ce cinéma mal connu. Les meilleures œuvres n'ont rien à envier, au plan esthétique, aux productions occidentales ou asiatiques. Et, dans ces films mettant en scène des personnages et des situations typiquement africains, dans cet exotisme des images, on retrouve bien souvent des thèmes et des mythes universels.

50 ans de cinéma de l'Afrique de l'Ouest

Au regard de l'histoire cinématographique mondiale, celle de l'Afrique de l'Ouest francophone est jeune, au vu de ces deux dates fondatrices : 1955 pour le premier film réalisé par un Noir africain, 1963 pour le premier cinéaste noir à tourner en Afrique.

En effet, c'est en 1955 que le Sénégalais Paulin Soumanou Vieyra, formé à l'IDHEC (actuelle FEMIS), réalise un court métrage, *Afrique sur Seine*, tourné à Paris faute d'autorisation de tournage au Sénégal. Premier Noir africain à réaliser un film, il raconte la vie d'étudiants africains du côté du Quartier Latin.

Et c'est en 1963 que Sembène Ousmane (Sénégal) est le premier cinéaste noir à tourner en Afrique, avec le court métrage *Borom sarret* (*Bonhomme charrette*) qui retrace les mésaventures d'un pauvre charretier de Dakar.

Ali Barkai et Mahamat-Saleh Haroun dans *Daratt*



Jusqu'aux indépendances, le cinéma africain est entièrement contrôlé par les Blancs qui font essentiellement des films à la gloire de la colonisation ou des documentaires à caractère ethnographique. C'est donc à partir des années 60 que va émerger un cinéma noir, lequel va évoluer au gré des différentes générations de réalisateurs.

Les années 1960 -70 :

Les pionniers, des cinéastes engagés

Avec les indépendances, le cinéma est d'abord vu comme un outil d'éducation et de conscientisation accessible à un public peu alphabétisé. Sembène Ousmane (Sénégal) et Souleymane Cissé (Mali) sont les pionniers de ce cinéma. Tous les deux ont été formés, durant l'ère soviétique, au VGIK, la célèbre école de cinéma de Moscou. Leurs premiers films sont politiquement engagés. Ce sont des

(suite page 10)

(suite de la page 9)

films de dénonciation des méfaits du colonialisme (*Emitaï* - Ousmane), d'une bourgeoisie africaine sous la coupe des anciens colonisateurs (*Xala* - Ousmane), des rapports de domination dans le monde du travail (*Baara* - Cissé) comme dans la société et la famille (*Finyé* - Cissé), de la colonisation religieuse, catholique et musulmane (*Ceddo* - Ousmane). A cette génération, appartient aussi le sénégalais Djibril Diop-Mambéty dont le premier long métrage, *Touki Bouki*, se révèle comme une œuvre à la fois politique et poétique.

Dans le même temps, apparaît une école cinématographique nigérienne dans le sillage de Jean Rouch avec des cinéastes tout aussi engagés tels qu'Oumarou Ganda (personnage principal de *Moi, un Noir* de J. Rouch et réalisateur de *Cabascabo* et *Le wazzou polygame*) et Mustapha Alassane (réalisateur de *FFVA : Femmes Voitures Villas Argent*, et pionnier du cinéma d'animation africain).

Les années 1980 - 1990 :

Des cinéastes enracinés dans les cultures africaines

Ne pouvant s'en prendre indéfiniment au colonialisme, les cinéastes africains ont cherché dans leurs propres cultures les éléments de compréhension et de dépassement des difficultés de leurs pays. Cet enracinement culturel a été amorcé par Souleymane Cissé lui-même avec son film *Yeelen* dont le récit s'inspire des mythes de son pays.

Mais c'est en Haute-Volta, aujourd'hui Burkina Faso, que se développera cette affirmation cinématographique d'une identité culturelle africaine.

Le pays s'est doté d'une véritable politique de développement du cinéma avec la création du Festival Panafricain du Cinéma de Ouagadougou (FESPACO) et d'un Institut d'études cinématographiques. Une telle politique a permis l'éclosion d'une génération de cinéastes burkinabés, parmi lesquels Gaston Kaboré (*Wend Kuuni*, *Buud Yam*), Idrissa Ouédraogo (*Tilaï*, *Samba Traoré*), Dani Kouyaté (*Keïta, l'héritage du griot*). On a souvent qualifié leurs œuvres de « films du village » ou « films calebasse », en raison de l'environnement traditionnel dans lequel elles s'inscrivent. Pour autant, on ne peut réduire leur propos à une simple revalorisation des coutumes ancestrales. La plupart de ces films cherchent au contraire à mettre au jour les freins culturels à une évolution de la société, en particulier les freins liés au système de la loi des anciens qui s'impose aux femmes mais aussi aux fils, et à dénoncer toute forme perverse d'exercice de l'autorité.



A partir des années 2000 :

Des cinéastes d'une Afrique au cœur du monde

Durant les années 90, le cinéma africain est l'objet d'une reconnaissance internationale : *Yeelen* de Souleymane Cissé, Prix du jury au Festival de Cannes 1987 ; *Camp de Thiaroye* de Sembène Ousmane, Grand prix du jury à la Mostra de Venise 1988 ; *Hyènes* de Djibril Diop-Mambéty, en sélection officielle au Festival de Cannes 1991 ; *Samba Traoré* d'Idrissa Ouédraogo, Ours d'argent au Festival de Berlin 1993...

Mais ces films sont peu montrés en Afrique, en raison de la disparition progressive des salles de cinéma et de leur non diffusion par les télévisions nationales. Et comme leur financement provient pour une grande part des pays du Nord, les cinéastes se voient accusés de faire des films pour les Blancs. Parfois exilés en Europe, ils n'en continuent pas moins de tourner, certes avec leur regard d'Africains, mais aussi avec une dimension créatrice universelle.

C'est dans ce sens que doit être entendue l'affirmation de l'un d'eux, le Tchadien Mahamat-Saleh Haroun, pour qui « représenter l'Afrique doit être au centre et non à la marge ». Et ce n'est pas par hasard si les films de ce cinéaste (*Daratt, saison sèche*, prix spécial du jury à la Mostra de Venise 2006 ; *Un homme qui crie*, prix du jury au Festival de Cannes 2010) traitent, dans un contexte africain, de thèmes aussi universels que la violence collective, la paternité. Il en est de même pour le cinéaste mauritanien Abderrahmane Sissako dont les films (*Heremakono/En attendant le bonheur* ; *Bamako* ; *Timbuktu*, prix du Jury œcuménique au Festival de Cannes 2014 et récompensé de sept Césars 2015 dont Meilleur film et Meilleur réalisateur), tout en étant ancrés dans les paysages, les villages, les cours familiales d'Afrique, sont traversés par les grandes questions contemporaines : l'exil, la mondialisation, la montée des intolérances...

Il est aujourd'hui un autre cinéma africain, un cinéma longtemps qualifié « de la diaspora » et qui désormais est reconnu de plein droit dans les festivals du continent à l'exemple de celui de Ouagadougou, le FESPACO. Ce cinéma, c'est celui de réalisateurs vivant en Europe et/ou issus de familles mixtes. Des cinéastes franco-africains, tels que Alain Gomis (*L'Afrance* ; *Andalucia* ; *Tey/Aujourd'hui*), Dyana Gaye (*Un transport en commun* ; *Des étoiles*), Sarah Bouyain (*Notre étrangère*), nous offrent un regard renouvelé sur des hommes et des femmes, migrants ou non, qui vont et viennent entre l'Afrique, l'Europe, l'Amérique. Loin des clichés habituels et souvent misérabilistes sur le monde africain, ils se situent dans la perspective tracée par M-S. Haroun et A. Sissako : représenter une Afrique qui ne se limite pas à ses frontières continentales, une Afrique qui est au cœur d'un monde devenu transfrontalier.

L'essor du documentaire

Pour terminer ce tour d'horizon, il nous faut évoquer un autre aspect actuel du cinéma africain : la production croissante de documentaires. Ce phénomène s'explique en partie par les difficultés financières que rencontrent les réalisateurs : le tournage d'un documentaire s'avère alors plus aisé que celui d'une fiction nécessitant un plateau d'acteurs et de techniciens en nombre suffisant. Trop souvent méconnu en Occident, le documentaire fait aussi partie de la tradition cinématographique africaine, avec les pionniers que furent dès les années 80-90 Félix Samba N'Diaye

(suite page 11)


Timbuktu

(suite de la page 10)

(Sénégalais - *Lettre à Senghor*), Moussa Touré (Sénégal - *Poussières de ville*), Jean-Marie Téno (Cameroun - *Chef !*).

Aujourd'hui, nombreux sont les jeunes cinéastes à poursuivre cette tradition d'exploration des réalités, aussi bien urbaines que villageoises, de leurs pays. Parmi eux, citons Osvalde Lewat (Camerounaise - *Une affaire de nègres*), Michel K. Zongo (Burkinabé - *Espoir-voyage ; La sirène de Faso Fani*), Alassane Diago (Sénégalais - *Les larmes de l'émigration ; La vie n'est pas immobile*), Alice Diop (Franco-sénégalaise - *La permanence*), Dieudo Hamadi ((Congolais-Kinshasa) - *Examen d'état*). Certains de leurs films ont été sélectionnés et primés dans des festivals de renom comme les Etats généraux du documentaire de Lussas, le Cinéma du Réel de Paris.

Pour conclure, nous reprendrons (de mémoire) les propos de la réalisatrice Sarah Bouyain, lors du week-end parisien de Pro-Fil d'avril dernier consacré au cinéma africain :

> « Souvent les spectateurs de films africains ne vont pas voir des œuvres de création, ils vont voir l'Afrique ; les cinéastes africains ne sont pas des ethnologues ni des anthropologues, ce sont des artistes, des créateurs. »

Yves Ballanger

Bibliographie :

- *Afriques 50 - singularités d'un cinéma pluriel* (ouvrage collectif réalisé sous la direction de Catherine RUELLE - L'Harmattan, 2005)
- *Cinémas africains d'aujourd'hui* (MFI-Médias France Intercontinents - Editions Karthala / Radio France Internationale, 2007)
- *Les cinémas d'Afrique / découverte d'une cinématographie émergente* (Conférence de Jean-Claude Rullier - http ://www.collegeauci-nema37.com/media/pdf/pistes%20pedagogiques/CR%20L'enfant%20Noir%20JC%20Rullier.pdf)
- *Africultures* (www.africultures.com ; rubrique : cinéma)

Africanité ou universalité ?

Avec *Yeelen* (1987), Souleymane Cissé a voulu faire un film sur la culture passée du Mali menacée par l'oubli mais il évoque aussi des thèmes universels.

Dans une Afrique mythique, à une époque indéfinie, le jeune Nianankoro, issu d'une illustre famille bambara dotée d'un pouvoir magique ancestral, s'enfuit, sur les conseils de sa mère, pour éviter d'affronter son père. Ce dernier veut l'éliminer, pour des raisons qu'il ignore, et le poursuit avec un pilon magique. Cette fuite l'amène à traverser le Mali d'ouest en est, du pays bambara au pays dogon en traversant les plaines occupées par les Peuls. Ce périple le conduit à travers bien des épreuves avant le duel final avec son père qui les anéantit tous deux, terrassés par la lumière (*yeelen* en bambara).

Ce qui frappe d'abord dans ce film est la beauté des images, les levers et couchers de soleil somptueux, l'immensité des paysages, et, en même temps, la lenteur du récit, la longueur des palabres, le lent cheminement du héros, ce rythme propre à l'Afrique qui peut dérouter le spectateur occidental. Insolite aussi est cette plongée dans les rituels et les sacrifices, dans la magie, le culte des ancêtres et les pratiques secrètes de la société d'initiation du Komo. Les éléments naturels prennent aussi une place importante dans le film, avec leur valeur symbolique traditionnelle, l'eau nourricière et purificatrice, le feu destructeur, la terre craquelée ou fertile, la lumière, et son absence, symboles de la mort ou de la renaissance.

Et pourtant, cette quête de Nianankoro nous semble familière car qu'est-ce que ce voyage sinon le parcours initiatique du héros commun à tous les mythes ? On y retrouve le conflit avec le père, les épreuves qu'il doit surmonter et la conquête de l'épouse, la rencontre avec le devin aveugle, les mythes du Déluge et de la création de la Terre. L'oncle Djigui, rendu aveugle pour avoir voulu partager le savoir, est un nouveau Prométhée, le père un nouveau Chronos. Universalité des mythes mais aussi universalité de la forme : ce film est très classique dans sa réalisation, dans l'utilisation de l'espace, dans l'usage des ellipses. Il reprend les codes du road movie initiatique, du film fantastique (à budget très limité, nous ne sommes pas dans une superproduction hollywoodienne), voire du western dans le duel final.

Jacques Champeaux

Yeelen



Dure condition féminine

Le cinéma témoigne

Les Africaines n'ont pas la partie facile et leur travail incessant, les brimades et coups qu'elles subissent ainsi que les mutilations corporelles sont fréquemment évoqués par les cinéastes africains chez lesquels pointent aussi respect et admiration.

Comme on peut le lire dans de nombreux articles, à la naissance et dans les premières années, les fillettes sont aussi bien accueillies que leurs frères (contrairement à la situation en Inde ou en Chine).

Ensuite les choses se gâtent, surtout dans les campagnes, où la fillette est moins envoyée à l'école. L'Africaine est perçue comme une richesse et le fiancé paie une forte dot aux parents de celle qu'il souhaite épouser, ce qui fait que seuls les hommes aisés ou âgés peuvent s'en acquitter et accaparent les femmes au détriment des hommes jeunes (*Tilaï*). Il n'est pas rare que la jeune fille rejoigne avant sa puberté l'homme qui s'est mis d'accord avec ses parents pour 'l'acheter'. Plus l'Africain a de femmes, plus il est riche et envié (*Xala*).

Fatoumata Coulibaly dans *Moolaade*



La polygamie et le reste

La polygamie (*Le vent*) reste une tradition dans bien des pays d'Afrique, mais beaucoup ont limité à quatre le nombre d'épouses légitimes. En outre, au Sénégal, au Cameroun, au Mali, on demande à l'époux d'opter de façon irrévocable, dès ses premières noces, soit pour la monogamie, soit pour la polygamie. Notons que, subissant la polygamie, la femme conserve toujours un pouvoir d'arbitrage, sur le choix et l'acceptation de ses coépouses et la gestion en commun de la famille élargie. Et elle a aussi le droit de revenir dans son village ou au sein de sa famille, lorsque sa situation lui déplaît (*Une femme pas comme les autres*). Au quotidien, dans les villages, les femmes sont corvéables à merci, pendant que les hommes palabrent : image d'Epinal ! Les villageoises transportent sur leur tête d'énormes charges, sur des kilomètres, pieds nus ou mal chaussées. Parfois elles exercent aussi une activité artisanale (paniers, tissus...). Dans bien des campagnes, le taux de fécondité reste proche du maximum physiologique (record mondial au Niger avec 6 enfants en moyenne). Le taux de mortalité maternelle est en moyenne de 800 à 1 000 décès pour 100 000 grossesses (contre 10 dans les pays développés). L'ampleur des désastres intimes est aggravée par les mutilations féminines rituelles, excision et surtout infibulation (*Moolade*), toujours pratiquées.

Nanas Benz

Dans cette situation, bien des femmes fuient le village pour vivre en ville et échapper à la fois à l'autorité du groupe et des anciens. Là, les fillettes ont accès à l'école, leurs mères aux services de santé et au planning familial. La fécondité est inférieure de moitié en ville (3 enfants en moyenne) par rapport à la campagne. La femme est incontestablement plus libre en ville qu'à la campagne, mais elle paie cher sa liberté, étant souvent seule à élever les enfants.

Les années 1990, marquées par les crises économiques et les plans d'ajustement structurel qui ont réduit au chômage de nombreux citadins, ont représenté un tournant dans l'histoire des femmes en Afrique. Leur capacité à multiplier les petits métiers dans le secteur informel a permis à bien des foyers d'échapper à la misère absolue. Du coup la femme africaine a augmenté son pouvoir social et politique et cessé d'être systématiquement dominée et subalterne. En ville, elle accède maintenant à tous les métiers, y compris les plus valorisants. Et dans ce domaine, pas de discrimination : les Africains acceptent volontiers que les femmes occupent des postes de responsabilité et de direction. Le nombre de ministres femmes est plus élevé dans la plupart des pays d'Afrique qu'en... France.

L'exemple le plus achevé de la capacité d'organisation des femmes est celui des 'nanas Benz' (ou 'mamas Benz'), des femmes d'affaires n'ayant rien à envier à leurs collègues masculins et ainsi nommées parce que leur richesse leur permet de rouler en Mercedes (*Une femme pas comme les autres*) !

Françoise Wilkowski-Dehove et Jean Wilkowski

L'Afrique à Cannes

13ème Festival International du Film PanAfricain à Cannes du 16 au 20 avril 2016, avec cinquante films en compétition, venant de 30 pays, dont 60 à 65% africains.

C'est à l'hôtel Montfleury que les stands d'une vingtaine d'exposants représentant les arts africains sous toutes leurs formes (vêtements, bijoux, tableaux, etc.) s'étaient installés. Au même niveau que les salles de projection, ces stands étaient une introduction à l'univers des œuvres cinématographiques choisies.

Tantôt graves, tantôt rieurs, les sujets abordés, à la fois par les commentateurs et les protagonistes des films, reflétaient l'actualité avec beaucoup de distance. Ce qui frappe, dans ce groupe de personnes pourtant constitué de multiples ethnies issues de pays voisins, c'est l'unité, le bon côté du communautarisme : la tolérance. Elle autorise la réflexion mais exclut le conflit. Quelle leçon d'optimisme malgré le dénouement parfois attristant de certains longs métrages !

Un Américain et un Français

Des cinquante films en compétition, venant de 30 pays, environ 60/65% étaient africains. Pourtant c'est un film américain *Ben et Ara* de Nnegest Likke qui a obtenu le Grand Prix et un film français, *Du piment sur les lèvres* de Laurène Lepeytre, le Prix du documentaire ; mais tous deux se déroulent au Cameroun.

Qu'il s'agisse, pour le premier, de mettre en scène un couple mixte, un étudiant américain blanc et agnostique et une Camerounaise musulmane pratiquante, ou, pour le second, d'aborder les différences et les différends entre générations, ils nous donnent à voir une Afrique que nous connaissons peu. On y côtoie des usages ancestraux, des traditions qui nous choquent : à propos des dots, des responsabilités des aînés envers les épouses des puînés, et surtout de la polygamie. Elle est à l'origine de tensions familiales extrêmes.



Quant à la possibilité de vivre en femme émancipée dès lors que l'on dispose d'un bagage intellectuel, elle se heurte aux traditions familiales.

Réalisme et humour

Tous ces sujets ont été développés avec réalisme mais néanmoins beaucoup d'humour. D'ailleurs, entre les soirées organisées, l'animation du 'barman' dont ce n'est pas le métier et dont on ne peut que saluer la performance... c'était la gaieté qui prédominait !

Mais malgré la sympathie des échanges, quand se pose le problème du djihadisme, il est bien constaté que le désarmement moral, le délitement du lien social et le désespoir économique qui en sont à l'origine, vont être très difficiles à résoudre.

L'une des différences entre un Africain et un Européen est le rythme de vie. L'histoire de l'humanité est une histoire de temps, certes...

Et tout aussi différente est la notion de famille avec, d'un côté, une solidarité inhérente aux membres d'une même communauté, de l'autre un individualisme parfois exécerbé.

Quoi qu'il en soit, le mot de la fin revient à une réalisatrice grecque :

> « Art without human has no interest ... L'art sans l'humain n'a pas d'intérêt ».

Catherine-D. Oubrayrie

Ravi et intarissable, **Basile Ngangue Ebellé**, président de ce festival, rappelait que la structure associative Nord-Sud Développement, créée il y a 18 ans, soutient tout projet de type éducatif et culturel, partant du principe que c'est l'éducation qui change la vie de l'être. Tout sourire devant ses accrédités et ses invités, affable mais sérieux, il affirme que « un monde éthique est possible » et que les œuvres présentées ici sont non seulement d'actualité, mais aussi dotées d'une force alternative nécessaire au changement.

En effet, les thèmes émergents soulignent les racines communes, un ancrage partagé, où que l'on naisse en Afrique. Et c'est cette 'pluriculturalité' qui crée une dynamique entrepreneuriale.

> « Ma vie est une entreprise et c'est la meilleure non ? Car si l'art de la guerre crée la misère, le capitalisme n'a pas pour objectif de mettre fin à la misère. »

D'où le capitalisme éthique... ?

Tous les renseignements sur le programme, les prix, le jury, des photos et bien plus encore sur **http ://fifp.fr**

Hyènes de Djibril Mambéty Diop

Ce film de 1992 reprend le thème de la pièce de Friedrich Dürrenmatt, *La visite de la vieille dame* (1955).



Une femme, autrefois chassée par son amant, alors qu'elle était enceinte, et devenue richissime, est de retour dans son pays ; il ne s'agit pas de relever son pays de la ruine, mais, après trente ans, de se faire rendre justice.

Le théâtre de l'action, c'est ici l'Afrique, avec ses grands espaces, ses dunes de sable, la mer immense, les éléphants en troupe serrée, les hyènes qui ricanent au spectacle du drame, les vautours au vol annonciateur de malheur.

Une foule nombreuse participe à l'action autour des protagonistes, Draman et Ramatou : des femmes aux boubous colorés, clientes de l'épicerie de Draman, le maire et le chef du protocole, les gardes et gendarmes, l'ex-président du tribunal, en uniformes européens, l'instituteur avec les insignes de sa fonction, lunettes et béret etc. ; réunis en tribunal, les hommes portant perruque et tunique en toile de jute, comme s'ils jouaient des rôles dans un théâtre. Ramatou, maîtresse de la situation, est somptueusement vêtue ; d'abord à l'européenne, puis en africaine, mais Draman, lui, n'a pas de 'déguisement' : il ne joue pas de rôle prédéfini ; sujet du drame, il est psychologiquement mis à nu, et son destin s'écrit au fur et à mesure.

Justice d'appât

Ramatou est, dès son apparition, tendue vers un seul but : que justice lui soit rendue, que Draman soit condamné. Son retour renoue directement avec le passé vécu avec Draman, abolissant les trente années passées ; pour son exigence, elle 'attendra'. Sa détermination est absolue :

> « Le monde a fait de moi une putain, je veux faire du monde un bordel. »

Elle sait qu'elle achètera le peuple par la récompense offerte ; au contraire Draman, lui, parcourt un long cheminement intérieur ; d'abord confiant en ses possibilités, (ne serait-il pas le mieux placé pour implorer la générosité de Ramatou pour la ville en ruines ?), il connaît l'étonnement, puis le doute, l'abandon par tous, la solitude, et la peur, avant d'assumer sa vérité :

> « C'est moi qui ai fait de Ramatou ce qu'elle est, c'est moi qui ai fait de moi ce que je suis. »

La certitude, pour lui, d'un châtiment mérité, la réalisation de sa volonté pour Ramatou, leur permet, pour leur dernière entrevue, de partager une certaine émotion ; la conclusion de leurs destins doit les réunir. Mais Draman, condamné par l'assemblée du peuple, est 'sauvé' par magie ; son corps a disparu, son veston par terre atteste de sa disparition cependant que Ramatou s'enfonce sous la terre. Le drame humain s'achève avec grandeur.

Mais il y a aussi un dénouement qui concerne le peuple : les habitants de Colobane, après des protestations de principe, se sont jetés avidement sur les cadeaux de Ramatou comme de grands enfants, ils veulent la fortune pour leur ville, et choisissent hypocritement de condamner Draman au nom d'une prétendue justice. Avec la fortune offerte par Ramatou, le pays est livré aux bulldozers, et les gratte-ciel ferment l'horizon.

Jacqueline Casalis

Les enfants de Dakar

La question de l'enfance dans le cinéma africain a été illustrée par deux films généreux destinés à tous les publics, « pour et avec le peuple » selon le vœu d'Ousmane Sembène, qui dénoncent les conditions de vie des talibés et exaltent leur résilience.

Au nombre de 50 000 au Sénégal, ces enfants pauvres de 5 à 15 ans sont confiés à un maître coranique pour qu'il se charge de leur éducation religieuse, en les astreignant à la mendicité à son profit.

Dans son dernier film, *La petite vendeuse de soleil* (1998, 45 mn), le réalisateur, scénariste et comédien issu du théâtre Djibril Diop Mambéty, rend un flamboyant hommage au courage des enfants de la rue. Sili, une fillette infirme de 12 ans va s'aviser de cesser de mendier pour vendre des journaux, ce qui est l'apanage des garçons. Ceux-ci vont alors la harceler tandis qu'un jeune, Babou, prendra sa défense et fera équipe avec elle. Loin de tout misérabilisme, la mise en scène de ce conte au réalisme magique démontre le formidable élan vital de ceux qui luttent pour leur dignité.

Représentante de la nouvelle génération, Diana Gaye est une cinéaste franco-sénégalaise née en 1975 dont le 3ème court métrage *Deweneti* ('Bonne année' en wolof, 2006, 16 mn) a reçu le Prix du jury au Festival de Clermont-Ferrand en 2007. Le film raconte le parcours dans la ville de Dakar d'un jeune talibé qui réussit à faire de vraies rencontres chaleureuses qui lui valent chacune une aumône : il écrira au Père Noël pour exaucer les voeux de ceux qui lui ont fait la charité !

Jean-Michel Zucker

La tragédie du métissage colonial

Le déracinement et la douleur des enfants métis, rejetés par la communauté africaine sans être intégrés dans la blanche, ont été évoqués en soirée avec la projection de *Notre étrangère*, en présence de la réalisatrice franco-burkinabée, Sarah Bouyain.

Diplômée de l'Ecole nationale Louis Lumière, Sarah Bouyain a réalisé en 2000 *Les enfants du Blanc*, qui a obtenu le Prix du meilleur film documentaire au Festival international du court métrage d'Abidjan. Elle y évoque sa grand-mère, jeune fille africaine née en Haute-Volta en 1920, sa rencontre avec un militaire colonial français et la naissance d'un enfant aussitôt abandonné par le père. Le spectateur apprend ce qu'était alors le statut des enfants métis, orphelins de père et arrachés à leur mère pour être placés dans des orphelinats de Métis, créés par les autorités coloniales : la tragédie du 'métissage colonial'.



Dorylia Calmel dans *Notre étrangère*

Notre étrangère...

En 2010, dans *Notre étrangère*, Sarah Bouyain reprend le thème récurrent des conséquences tragiques du métissage colonial mais cette fois dans un film de fiction qui remporte le Grand prix du long métrage au Festival international du film d'Amiens. Il est sélectionné au FESPACO en 2011.

Le film s'ouvre dans la lumière froide d'un petit matin en banlieue parisienne. Une femme africaine, Mariam, s'avance vers nous. Elle porte un sac en plastique vert, entre dans un bâtiment industriel, monte péniblement un escalier jusqu'à un vestiaire. Alors, ayant revêtu une blouse en nylon bleu, elle vide les corbeilles à papier de différents bureaux. Quand elle repart, Mariam porte une belle robe africaine orange et violette : pas une parole n'a été prononcée, mais l'image a suffi pour exprimer la double appartenance de cette femme.

C'est à ce moment que le titre apparaît à l'écran. Mais en deux temps : on lit d'abord 'Etrangère' sur un écran noir. Puis seulement apparaît le mot 'Notre'. Parce qu'elle est d'abord étrangère : c'est le rejet qui prime. L'appartenance ne s'exprime qu'après coup.

Nous découvrons alors Amy, 20 ans. Elle habite un joli pavillon de banlieue avec sa mère et son frère, un peu plus jeune. C'est une famille unie, chaleureuse. Mais on remarque tout de suite qu'Amy est café-au-lait, alors que les autres sont blancs. D'ailleurs, Amy est sur le point de partir au Burkina : elle voudrait voir sa mère... « J'avais 8 ans quand papa m'a fait venir ici », dit-elle à son frère inquiet.

Peu à peu, le spectateur va reconstituer l'histoire douloureuse de la petite Amy et s'interroger sur le lien possible, mais jamais confirmé, entre Mariam et Amy. Revenue au Burkina, Amy se heurte aux murs invisibles de la langue, des codes sociaux, du vêtement. Au mur du passé : du 'passé-sous-silence'. Elle vit le déchirement identitaire de ceux qui, comme la réalisatrice elle-même, sont l'objet d'une double appartenance, issus de deux cultures, de deux pays : il y a « le pays où j'habite et le pays qui m'habite » dit-elle.

Notre étrangère est un film elliptique, d'une extrême pudeur, d'une extrême sensibilité. Un film subtil, qui aborde un thème peu présent dans le cinéma d'aujourd'hui.

Françoise Lods

« Je suis métisse. »

« Sa mère était une femme triste. Souvent elle pleurait en regardant Jeanne. La peau trop claire de sa fille était une tache dans sa lignée, le déshonneur de son existence. »

« Ils m'ont chassée parce que j'ai piqué la grossesse avec un touriste, un Blanc... »

« Le foyer des métis était comme notre maison. Au moins nous étions tous pareils. Tous abandonnés. Tous métis. Personne ne nous traitait plus de café-au-lait, faux-blanc, bâtard de cochon gratté, chauve-souris. Nous étions tous de père légalement inconnu. »

« Nous autres, nous cherchons l'ombre pour ne pas noircir, et elle, toute claire, elle part se promener sans même un chapeau... non, les Blancs sont bizarres.

« Elle n'est pas blanche, elle est métisse. »

« Elle vit en France, non ? Sa mère est blanche, non ? Donc pour moi c'est une Blanche. »

(Extraits de *Métisse façon*, recueil de nouvelles de Sarah Bouyain (La chambre d'échos, 2003)

THEOCOIN

ChaM, le Maudit

L'Afrique est le berceau de l'humanité. Et pourtant, fascinante, inquiétante, elle semble sous l'emprise d'une malédiction – en voie de mondialisation ?

Noé avait bu et s'est trouvé dans une position peu pudique quand son fils Cham le découvrit[1]. Noé maudit Cham et le voua à devenir, lui et sa descendance, esclaves de ses frères. Cham s'était-il moqué ? Le texte ne le dit pas. Et même l'aurait-il fait, cela justifierait-il la réduction en esclavage pour des siècles - jusqu'à aujourd'hui ? Je veux bien qu'à l'époque une **malédiction** était considérée comme performative[2]. Mais même à ce niveau de fondamentalisme primaire, c'est insoutenable. Et pourtant...

Les rabbins, gênés par cette sévérité, ont essayé d'aggraver le cas de Cham. Comme l'expression « découvrir la nudité de son père » signifie ailleurs (Lév. 18, 9) « coucher avec la femme de son père », Cham était accusé d'inceste. Du coup, toute sa descendance était issue de cet acte, et comme Canaan était censé être l'ancêtre des Cananéens, cela était pratique pour justifier le sentiment de supériorité des Hébreux arrivant en une 'Terre promise', mais malheureusement déjà occupée par d'autres. Evidemment, quelques milliers d'années après, un tel sentiment de supériorité, remontant à des actes fondateurs des temps immémoriaux, nous paraît complètement absurde... (D'autres rabbins, constatant que Noé n'avait pas eu d'autres fils après cet événement, ont supposé que Cham l'avait châtré, traduisant peut-être une angoisse de castration millénaire.)

Détail d'une xylographie dans *Biblia pauperum* (fin XV^e^)



Ces histoires de malédiction ont circulé à travers toutes les mythologies du Proche-Orient, elles ont traversé l'histoire de l'Eglise et celle de l'Islam, entretenant la malédiction dans la mémoire collective.

Et Cham devint noir

A l'origine, il n'était pas encore question de couleur de peau - à l'époque de l'écriture du Pentateuque, il ne devait pas circuler beaucoup de personnes de couleur en Israël. C'est au IX^e^ s. qu'un texte musulman raconte que :

> « Cham, le fils de Noé, était un homme blanc, beau de visage et de stature et Dieu Tout-Puissant changea sa couleur et la couleur de ses descendants en réponse à la malédiction de son père. Il partit, suivi de ses fils, et ils s'installèrent près du rivage où Dieu les multiplia. Ce sont les Noirs.[3] »

Dieu Lui-même a ici cautionné la malédiction - et l'on sait que la traite des Noirs par les Arabes avait commencé au VIII^e^ siècle ! Comme quoi une bonne malédiction peut justifier bien des réalités humaines.

Puis il y a eu le commerce triangulaire, puis l'apartheid - jusqu'en 1991 ! Et ce n'est sans doute pas un décret politique, aussi bon et nécessaire qu'il soit, qui suffit à abolir le vrai esclavage, celui qui reste dans les têtes.

Véritablement les fils aînés du monde
Poreux à tous les souffles du monde
Aire fraternelle de tous les souffles du monde
Lit sans drain de toutes les eaux du monde
Etincelle du feu sacré du monde
Chair de la chair du monde
Palpitant du mouvement même du monde[5]

Je suis Cham !

Car la malédiction s'incruste dans les consciences. Le dominant produit une image dévalorisante du dominé, qui finit par s'identifier à cette image, produisant des attitudes qui confirment celle-ci aux yeux d'autrui et justifient a posteriori le mépris initial (*cf. Andorra* de Max Frisch). Ce processus identificatoire est analysé sur le plan collectif dans un remarquable livre de Thomas Elsaesser sur le cinéma allemand[4] à propos du terrorisme que l'auteur décrit comme acte de communication complexe entre deux antagonistes à travers un tiers. Ce tiers n'est pas la victime directe de l'acte terroriste, ravalé au simple dommage collatéral, mais la peur qui s'installe chez les spectateurs survivants et qui, *mass media* aidant, va entraîner le monde entier dans un cycle de peur-répression-violence. L'information, non-stop et en temps réel, 'in-forme' nos consciences en inscrivant sans cesse le passé dans un présent modelé par un flot d'images sans échappatoire. Une forme de malédiction moderne en somme, performative jusqu'à la nausée.

Qu'il s'agisse de l'esclavage 'physique' millénaire des Noirs ou de celui, mental et planétaire, que le terrorisme produit de nos jours, implorons la **bénédiction** divine pour sortir, ensemble, de l'Egypte de nos Histoires.

Waltraud Verlaguet

[1] Gn. 9,18-29 (2 traditions textuelles s'entremêlent, d'où la confusion entre Cham et Canaan).

[2] Performatif : parole qui réalise ce qu'elle annonce.

[3] Ibn Qoutayba, *Kitab al-Ma'ârif*, cité sur Wikipédia.

[4] *German Cinema - Terror and Trauma. Cultural Memory Since 1945*, Routledge 2014.

[5] Extrait de *Négritude* d'Aimé Césaire.

Pourquoi aime-t-on un film ?

Suite à l'article paru dans le numéro 26 de *Vu de Pro-Fil*, le groupe de Nîmes m'a invité à une journée Ciné-débat autour d'un film animée par Joël Baumann. Les réactions, questions et idées personnelles de l'auditoire m'ont beaucoup apporté.

La recension que j'avais faite pour *VdP* de *Pourquoi aime-t-on un film* d'Alessandro Pignocchi, chercheur en sciences cognitives et en philosophie de l'art (Odile Jacob 2015) tentait de replacer les thèses émises par son auteur dans le cadre de nos débats et ateliers de réflexion à Pro-Fil. Le grand intérêt de cette rencontre fut de présenter des extraits de film, à l'appui des thèses des tenants des sciences cognitives. Les exemples ont été (au moins je l'espère) éclairants.

En quelques mots, les études cognitives cherchent à placer au centre de la réflexion le spectateur considéré dans son expérience perceptive. Dans 'cognitif', c'est le fonctionnement du cerveau qui est en jeu : la perception, l'intelligence, le langage, le raisonnement. Il s'agit de faire « un voyage au cœur du cerveau cinéphile », d'explorer les états mentaux et de dégager le « modèle intentionnel » du réalisateur et de son équipe. Le besoin de comprendre ce que l'on ressent, n'est-ce pas cela qui est important ?

Quelques exemples

Quelques questions ont permis de préciser que l'approche se distingue de l'analyse sémiologique, structurale ou textuelle. Les outils nécessaires à l'analyse des images (voir les ouvrages de Pro-Fil tels que les *Guides de l'animateur*) restent utilisables pour présenter un film, et ne sont donc pas remplacés par l'approche cognitive. Les trois exemples montrés en séance s'appuient sur la notion d'acte communicatif de la part du réalisateur qui par sa mise en scène (prise de vues, sons, direction d'acteurs) entre en communication avec le spectateur (intention à la fois informative et communicative.

1. La première séquence de *M le Maudit* (Fritz Lang, 1932)

Séquence inaugurale évoquant le crime d'un serial killer. Le commentateur qualifie cette première séquence d'« acte communicatif net ou fort. » Les commentaires de la salle allaient bien dans ce sens, chacun se sentant d'emblée concerné ou impliqué dans l'action à venir. Et le titre lui-même est très informatif.



2. Le générique de *La Ligne rouge* (Terrence Malick, 1998)

Un plan montre un alligator descendant doucement dans une eau tapissée de végétation. Que nous dit ce plan ? Impressionnant, menaçant, un danger invisible au sein de la nature etc. L'acte communicatif étant « flou », plusieurs interprétations sont apparues : de la vison d'un monde tropical à celle de la rupture de l'harmonie naturelle.

3. *Psychose*, fin de la séquence de la douche (Alfred Hitchcock, 1960).

Marion qui a dérobé de l'argent à son employeur, a déposé l'enveloppe de billets sur la table de nuit. Séquence de moins de deux minutes, où Hitchcock sème le trouble car quel est le sens des liens visuels ? Acte communicatif flou, car l'intention du réalisateur n'est pas claire (c'est d'ailleurs vrai tout au long du film) ? Cela s'apparente à un jeu de piste !

Cette rencontre sympathique et amicale me confirme qu'il est utile « d'élucider les rapports qu'entretient un film avec ses interprétations verbales » (A.Pignocchi).

Alain Le Goanvic

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

☐ Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

☐ individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

☐ individuel 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :
Adresse :
Code Postal : Ville :
Téléphone :
Courriel :
Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Les renaissances

Naître et renaître ... avec quatre cinéastes

Le mot 'renaissance' est souvent lié à la période historique qui a vu la société européenne évoluer, avancer vers l'avenir tout en retrouvant l'Antiquité, ses textes, son art. Pour Pro-Fil il s'agissait, en réponse à une invitation du Parvis des Arts, d'évoquer différentes formes de renaissances par le moyen du cinéma.

L'individu

Dans le célèbre roman *La princesse de Clèves*, Mme de La Fayette a immortalisé le personnage d'une jeune fille mariée à un homme bon et qui l'aime, mais qu'elle n'aime pas, et qui tombe amoureuse d'un beau séducteur. Le cinéaste Régis Sauder fait le pari audacieux de réaliser *Nous, princesses de Clèves*, un documentaire sur les élèves d'un lycée difficile de Marseille, en posant les questions suivantes :



- Les adolescents sont-ils touchés par les sentiments de l'héroïne ?
- Comment s'approprient-ils l'œuvre pour la faire renaître en eux ?
- Le roman les aide-t-il à mieux se comprendre et à comprendre le monde ?

Mission de Roland Joffé nous présente une mission jésuite en Amérique du Sud chez les Indiens Guarani au XVIII[ème] siècle. La séquence choisie nous montre le père jésuite accompagnant, dans une nature grandiose, Mendoza un mercenaire devenu criminel, vers les hauts plateaux où est installée la mission. Mendoza traîne avec lui un énorme filet qui contient son attirail de soldat, lourd et encombrant, qui le gêne et l'épuise dans son ascension difficile. Il s'impose cette pénitence jusqu'au moment où un Indien qu'il avait persécuté, prend pitié de lui et le délivre de son fardeau, charge physique qui l'encombre, mais aussi symbole du poids des péchés qu'il traîne avec lui. Il s'effondre et pleure dans les bras de l'Indien, renaissant ainsi à lui-même,

La nature

Wim Wenders et Juliano Salgado ont réalisé le film *Le sel de la terre* uniquement à partir des photographies de Sébastiao Salgado qui a fixé sur la pellicule des événements effroyables tels que les massacres du Rwanda. Un jour, le photographe riche et célèbre est saturé de ses clichés de tortures, d'exodes, de charniers. Il pose son appareil et il se pose lui-même. Dorénavant, il ne saisira plus dans son objectif que des réalités positives telles que des replantations massives d'arbres sur les forêts dévastées. La beauté et la protection de la flore et de la faune deviennent le sujet d'un vaste projet photographique.

La société

Une société juste peut-elle renaître par la volonté d'une personne ? Femme pleine de curiosité, s'initiant à la poésie, Mija élève son petit-fils, collégien. Elle apprend qu'une fillette s'est suicidée après avoir été violée par six garçons du collège. S'opposant avec obstination à ceux qui organisent un arrangement financier pour éviter des suites judiciaires, Mija va œuvrer de façon que la justice soit rendue. C'est le propos du cinéaste coréen Lee Chandong dans *Poetry*.

Les débats ont été animés autour de ces quatre films, documentaires ou de fiction, qui nous ont permis d'appréhender la notion de renaissance dans les oeuvres de cinéastes de cultures bien différentes.

André Lansel

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Téléphone : Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 €
(18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Date :

Signature :

Revaz Nicoladze 1930-2016

Une immense tristesse nous a envahis en apprenant la mort de Revaz. Malade depuis longtemps, il savait le faire oublier avec élégance et ses interventions dans le groupe de Montpellier et ailleurs dans Pro-Fil - notamment au cours du séminaire « Jorge Semprun scénariste engagé » (Paris septembre 2012, *cf* notre site), animé par son épouse Françoise - convainquaient toujours par leur intelligence et



par leur bienveillance. Ce fils d'émigrés politiques géorgiens chaleureusement accueilli au temple de l'Oratoire du Louvre dans la famille protestante libérale fut un militant engagé dans l'action sociale dès les années 60 et jusqu'à la fin de sa vie. Ce pédiatre préoccupé par la santé des migrants irrigua sa pratique de la leçon de Françoise Dolto et organisa des formations et des groupes de parole pour les enseignants. Il faudra relire dans le CEP d'avril le bel article qui récapitule le parcours généreux d'une figure charismatique que tous aimaient et que tous admiraient.

Mille excuses

Dans *VdP* n° 27 ont été oubliées dans l'ours, sous le paragraphe « Ont aussi participé à ce numéro » :
Maguy Chailley, Françoise Lods, Paulette Queyroy

Présence Protestante sur France 2



Dimanche 3 juillet à 10h : Variations éthiques.

Cette série a pour objectif de faire entendre la diversité des arguments mis en avant par les protestants dans les débats où intervient une dimension « éthique ».

Les + sur le site

- Les pages des festivals de Nyon, Oberhausen et Cannes donnent les justifications des jurys sur les prix décernés.
- En plus, la page de Cannes liste **plus de 80 contributions,**
  - des articles publiés sur le site du jury œcuménique, sur celui d'INTERFILM, ou dans différents médias,
  - ainsi que des émissions radios sur les différents films de ce festival.
- Les autres émissions radio :
  - *Champ-contrechamp* du 22/03, 26/04 et 24/05
  - *Vu à la radio* du 16/03, 20/04 et 18/05.
- Le rapport sur les Journées cinématographiques en Cévennes de 2015

Comité de rédaction

Merci à Jacques !

Un deuxième Jacques, du nom cette fois de Vercueil, ne désire plus faire partie du comité de rédaction parce qu'il a rejoint l'équipe du site et s'y investit beaucoup.

Il est par ailleurs directeur délégé de notre revue et son fidèle relecteur.

Toute l'équipe te dit merci, Jacques, pour ton dévouement.

Séminaire

Notre séminaire annuel aura lieu

à Paris les 8 et 9 octobre 2016

sur le thème

« Un monde en crise ».

Bientôt plus d'informations sur notre site.

Crédits photo

p.1 : © JHR Films
p.3 : © Le Pacte
p.4 : © Shayne Laverdière, courtesy of Sons of Manual ; © Joss Barratt
p.5 : © Parts & Labor LLC Pulse Films Limited The British Film Institute Channel Four Telev ; Daniel Beguin © Jury œcuménique
p.6 : © Wild Bunch ; D.R.
p.7 : © Le Pacte
p.8 : D.R.
p.9 : © Pyramide Distribution
p.10 : © Le Pacte
p.11 : D.R.
p.12 : © Les Films du Paradoxe
p.13 : D.R.
p.14 : D.R.
p.15 : © Athénaïse
p.16 : © Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel : 1 Xylogr
p.17 : © Connaissance du Cinéma
p.18 : © Shellac
p.19 : © Pro-Fil
p.20 : © JHR Films



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

L'HOMME QUI RÉPARE LES FEMMES :
LA COLÈRE D'HIPPOCRATE

(Belgique,Congo, USA, 2016. 1h 52min)

Ce n'est pas le film d'un Africain, mais l'impressionnant documentaire - réalisé en partenariat avec Amnesty International en 2015 et couvert de prix - d'un réalisateur belge qui le présente comme « un hommage à la femme congolaise, et à une personnalité exceptionnelle ».

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation :Thierry Michel. Scénario : Thierry Michel et Colette Braeckman. Image : Michel Téchy. Montage : Idriss Gabel. Production : Les films de la Passerelle et Ryva Production

Durée : 1h53mn, sortie française le 17 février 2016.

AUTEUR :

Thierry Michel, né en 1952 a d'abord travaillé pour la télévision. C'est un passionné de l'Afrique et un grand spécialiste du Congo qui a réalisé depuis une vingtaine d'années de nombreux documentaires politiques et sociaux sur ce pays qu'il connaît par cœur. Chacun des films de ce réalisateur engagé suscite une polémique avec les autorités de la République Démocratique du Congo (RDC).

RESUME :

Prix Sakharov 2014 et deux fois proposé pour le Nobel de la Paix, le Docteur Mukwege est internationalement connu comme l'homme qui répare ces milliers de femmes violées durant 20 ans de conflits à l'Est de la RDC. Sa lutte incessante pour mettre fin à ces atrocités et dénoncer l'impunité dont jouissent les coupables dérange. Fin 2012, il échappe miraculeusement à une nouvelle tentative d'assassinat. Menacé de mort, le gynécologue vit dorénavant cloîtré dans son hôpital de Bukavu, sous la protection des Casques bleus. Mais il n'est plus seul à lutter : à ses côtés, ces femmes, auxquelles il a rendu leur intégrité physique et leur dignité, sont devenues à leur tour assoiffées de paix et de justice.

ANALYSE :

Interdit quelques semaines au Congo, le film fait le portrait radical et suit l'histoire et le combat du docteur Mukwege, que l'auteur compare, pour sa lutte incessante contre l'horreur des viols de guerre et sa vie professionnelle consacrée à la réparation physique et psychologique des femmes et des jeunes filles rejetées par les leurs, aux grands exemples de courage d'un Nelson Mandela ou d'un Martin Luther King qui font la fierté et l'honneur du continent africain.

La caméra l'accompagne au Congo en s'installant dans son quotidien et dans celui de quelques-unes de ses patientes à l'hôpital de Panzi, de même que lors de ses déplacements en Europe et aux Etats-Unis, où, colosse éveilleur de conscience, il est régulièrement invité à parler de la situation des femmes du Kivu. Les conditions de tournage ont été souvent très dures, à l'image de la scène du début, où une petite fille borgne, orpheline, raconte qu'elle a été violée et attend d'être prise en charge.

Le Dr Mukwege, fils d'un pasteur pentecôtiste, est allé au Parlement européen et aux Nations Unies, mais reste cependant avant tout un homme de terrain et la complicité du cinéaste permet au spectateur de mesurer l'ampleur de sa compassion envers ces femmes violentées qui, nombreuses, prennent la parole pour décrire leur détresse, mais témoignent aussi de leur énergie vitale et de leur courage dont se nourrit à l'évidence leur médecin.

Malgré l'intention parfois hagiographique du montage, ce documentaire, dont la violence des images et des témoignages est souvent à la limite du soutenable, est un appel à l'aide lucide et militant et une œuvre profondément émouvante.

Jean-Michel Zucker

Docteur Mukwege dans *L'homme qui répare les femmes*



Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP* 27 :

Dans ma tête un rond-point (Hassen Ferhani) - *The Revenant* (Alejandro Gonzalez-Inarritu) - *Merci Patron* (François Rufin) - *Belgica* (Félix Van Groeningen) - *Spotlight* (Tom McCarthy) - *Nahid* (Ida Panahandeh) - *Ce sentiment de l'été* (Mikhaël Hers) - *Des nouvelles de la planète Mars* (Dominik Moll) - *Marseille* (Kad Merad) - *Midnight Special* (Jeff Nichols) - *Les ogres* (Léa Fehner) - *The assassin (Nie Yinniang)* (Hsiao-hsien Hou) - *No Land's Song (*Chant de nulle part)* (Ayat Najafi) - *Criminel* (Viktor Dement) - *Le cœur régulier* (Vanja D'Alcantara) - *Royal Orchestra* (Heddy Honigmann) - *Jodorowsky's Dune (le Dune de Jodorowsky*)* (Frank Pavich) - *Sunset Song* (Terence Davies) - *Soleil de plomb (Zvizdan)* (Dalibor Matanic) - *Lu Bian Ye Can (Kaili BLues)* (Gan Bi) - *Médecin de campagne* (Thomas Lilti) - *L'avenir (Things to Come)* (Mia Hansen-Love) - *Chala, une enfance cubaine (Conducta)* (Ernesto Daranas) - *Volta à Terra* (Joao Pedro Plàcido) - *Quand on a 17 ans (Being 17)* (André Téchiné) - *Good Luck Algeria* (Farid Bentoumi) - *Le fils de Joseph* (Eugène Green) - *Dégradé* (Tarzan et Arab Nasser) - *Red Amnesia (*Amnésie Rouge)* (Wang Xiaoshuai) - *Mekong stories* (Phan Dang Di) - *Fritz Bauer, un héros allemand (Der Staat gegen Fritz Bauer)* (Lars Kraume) - *Café Society* (Woody Allen) - *Julieta* (Pedro Almodovar) - *Apprentice* (Junfeng Boo) - *Elle* (Paul Verhoeven)